

BULLETIN SALESIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité.

(III S. JEAN, 8).

Appliquez-vous à la bonne lecture, à l'exhortation et à l'instruction.

(I TIMOTH. IV, 13).

Parmi les choses divines, la plus divine est de Coopérer avec Dieu au salut des âmes.

(S. DENIS).

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes.

(S. FRANÇOIS DE SALES).



Quiconque reçoit un enfant en mon nom c'est moi-même qu'il reçoit.

(S. MATH. XVIII, 5).

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-leur sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

(PRE IX).

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle.

(LÉON XIII).

— SIÈGE: Nice, Place d'Armes, 1 — Marseille, Rue des Romains, 9 — Lille, 288 R. Notre-Dame — Rue Boyer, 28, Ménilmontant, Paris.

SOMMAIRE — Nos Morts — De la Patagonie. Extrait d'une lettre de Mgr. Cagliero à D. Bosco — Arrivée des Missionnaires à Carmen de Patagones — Lettre Argentine — Grâce de Marie Auxiliatrice — Lettres Brésiliennes — Dom Bosco et l'Assemblée générale des Catholiques Allemands — Missionnaires Catholiques et missionnaires protestants — Bibliographie.

NOS MORTS

« Ces chers morts, nous les oublions beaucoup trop, disait S. François de Sales, et pourtant ils nous ont tant aimés pendant leur vie ! »

L'oubli est une loi fatale qui pèse sur l'existence humaine, et qui exerce sur les esprits les plus forts et les cœurs les mieux trempés, à leur insu et comme malgré eux, ainsi que le temps sur la pierre des monuments les plus durables, son influence corrosive et délétère. Quelle est la mémoire, quelque sacrée qu'on la suppose, qui ait jusqu'à ce jour résisté à cette action dissolvante de l'oubli ? Si vous regardez en arrière dans le vaste champ de la vie humaine, vous y trouverez beaucoup de parents et beaucoup d'amis dont le souvenir fut scellé avec eux dans la tombe le jour même de leurs funérailles et dont la mémoire, suivant une expression divine, *périt avec le son des cloches* qui annonçaient leur départ pour une vie meilleure;

vous en trouverez quelques uns dont, peut-être, le souvenir ne mourut que quelque temps après eux; vous n'en trouverez pas dont la mémoire ait franchi les limites d'une génération.....

C'est une ingratitude monstrueuse de la part de ceux qui ont reçu d'eux en héritage tant de biens spirituels et temporels, fruits de leurs efforts, de leurs travaux et de leur affection pour nous.

C'est faire preuve d'une dureté de cœur qui va jusqu'à la cruauté, sachant que nous pouvons venir en aide à leurs âmes, et hâter par la prière leur entrée au ciel. C'est rendre vains les admirables desseins de la miséricorde de Dieu, qui a voulu remettre en nos mains les moyens de les délivrer des souffrances du Purgatoire.

Ce ne sont pas des larmes, des regrets, des démonstrations bruyantes que ceux que nous avons perdus demandent de nous, mais des prières, des aumônes, des œuvres satisfaites, le saint sacrifice de la Messe, pour apaiser la justice de Dieu, et acquitter les dettes qu'ils ont contractées envers elle.

« Nous voyons tous les jours, disait S. Bernard, des morts pleurer d'autres morts. Ce ne sont que lamentations, transports de douleur, excès de désolation, mais peu de prières, pas de bonnes œuvres, pitié stérile et infructueuse. En vérité, ceux qui pleurent ainsi méritent bien eux-mêmes d'être pleurés ».

Sachons donc sanctifier nos douleurs en les offrant à Dieu avec une chrétienne résignation, et joignons à la prière pour nos défunts les bonnes œuvres par lesquelles nous leur prouverons qu'ils n'ont pas en vain compté sur notre affection.

Si c'est un devoir de charité de prier pour les défunts en général, c'est un devoir de justice de prier plus particulièrement pour nos parents, nos bienfaiteurs, nos amis. Rappelons-nous que le jour viendra aussi pour nous, de franchir le seuil redoutable de l'éternité et qu'alors nous serons bien aises que d'autres se souviennent de nous et prient pour nous. Mais le Seigneur permettra que nous soyons traités comme nous aurons traité ceux qui nous auront précédés dans le sommeil de la paix.

Il nous a fait une obligation de verser notre superflu dans le sein des membres souffrants de Jésus-Christ, de donner à manger au pauvre qui a faim, à boire à celui qui a soif; de vêtir celui qui est nu, de visiter cet autre qui languit sur un lit de douleur, ou qui au fond d'un cachot pleure sa famille et la perte de sa liberté. Si notre adorable Sauveur nous fait une obligation de toutes ces œuvres de charité, s'il refusera un jour le ciel à ceux qui les auront omises, s'il les repoussera loin de lui avec indignation, en leur disant : « Retirez-vous, maudits, j'ai eu faim et vous ne m'avez pas donné à manger, j'étais nu et vous ne m'avez pas couvert, malade, prisonnier, et vous ne m'avez pas visité; » pouvons-nous croire qu'il ne nous fasse pas également une obligation de la charité envers les morts, et qu'il verrait avec une moindre indignation notre dureté envers des âmes qui lui sont d'autant plus chères que les mérites de sa rédemption n'ont pas été perdus pour elles, qu'elles sont le prix de son sang, et que son divin cœur brûle du désir de sécher leurs larmes et de partager avec elles son éternel héritage.

Ne négligeons donc pas nos devoirs envers nos morts, car Dieu ne verrait pas sans indignation notre indifférence et notre ingratitude, et il saurait aussi nous les faire expier un jour.

Quant à nous, nous nous souviendrons toujours devant le Seigneur de nos amis, de nos bienfaiteurs, de nos Coopérateurs et de leurs familles, et tant qu'il y aura sur la terre des Maisons Salésiennes, on priera pour tous ceux qui nous ont aidés à faire le bien.

DE LA PATAGONIE.

I.

Extrait d'une lettre de Mgr. Cagliero à D. Bosco.

TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN-AIMÉ PÈRE EN J. C.

En même temps que ma lettre vous recevrez celle de Dom Riccardi, mentionnant les diverses particularités capables d'intéresser votre cœur paternel, au sujet de notre arrivée en Patagonie.

Bahia Blanca, Patagones et Viedma sont les trois colonies importantes qui ont pris l'aspect et la régularité de villes; elles sont assises sur les rives du Rio Colorado et du Rio Negro. Situées sur les côtes orientales de l'Atlantique, elles sont habitées par un grand nombre d'Européens, d'Argentins et par les Indiens, qui descendent du Rio Negro et du Rio Colorado. Si ces derniers ne sont pas esclaves, c'est parce que la Religion réclame pour eux les droits que S. Paul réclamait pour son cher Onésime. Ils ont un cœur excellent et fort sensible à la reconnaissance, et disons-le avec franchise, meilleur et plus moral dans leur rudesse que celui de beaucoup de chrétiens.

A Bahia Blanca, où je passai un jour et une nuit, je trouvai un bon curé avec son vicaire. Pendant mon séjour, il y vint un chapelain d'une colonie française voisine, dont il me donna de consolantes nouvelles. J'attends de ce prêtre des détails au sujet de sa nouvelle population, dont le chef possède la bagatelle de cinq cents kilomètres carrés de terrain, et je vous écrirai une lettre pour le *Bulletin Salésien* français.

Lors de mon retour à Buenos-Ayres, je compte m'y arrêter quelques jours.

La rade de Bahia est une vraie merveille des mains de Dieu. La marée y est très-sensible, et si à marée haute elle est une véritable mer, à marée basse elle devient un lac. Les Anglais y ont construit un môle tout en fer. Comme il n'est pas terminé, pour aller de la barque à terre, j'ai dû déployer mon antique valeur et monter à une échelle de cordes qui servait aux ouvriers employés à la construction.

L'avenir de cette population de cinq mille âmes promet beaucoup, mais le présent, surtout à l'égard de la religion, est bien mesquin.

Notre Vicariat commencera aux confins de Bahia, qui étend sa juridiction civile et ecclésiastique jusqu'à la rive gauche du Rio Colorado, dont les bords sont peuplés de nombreux groupes de cabanes ou *ranchos*.

L'un de ces jours, notre brave Dom Milaneseo partira pour faire une excursion dans ces landes immenses, et préparer le terrain à la visite que je me propose d'y faire, sitôt que l'hiver sera passé.

Je suis également attendu par les Indiens Linares ou de St. Xavier, où Dom Fagnano est allé ces jours derniers. Pour le moment il se trouve à Pringles, où je compte aller aussi un jour.

Ces populations savent que je suis arrivé; elles aspirent à voir l'envoyé du Pape et sont avides de connaître leur Evêque.

Il en est de même dans les deux villes de Carmen et de Viedma. Les bonnes familles animées de sentiments chrétiens ne manquent pas ici; elles se réjouissent de la présence d'un prélat de la sainte Eglise et manifestent l'allégresse de leur cœur.

Nos Salésiens et les Sœurs ont travaillé et obtenu d'excellents résultats dans nos quatre collèges; je suis heureux de visiter souvent ces écoles où règne la plus grande simplicité, où les enfants correspondent si bien aux soins qui leur sont prodigués.

Présentement nous sommes 14 Salésiens à la maison de Carmen, tant prêtres qu'abbés et coadjuteurs, tous pleins de bonne volonté.

Au Sur, comme ils disent ici, ou à Viedma, ils ne sont que 4, parce que la maison actuelle offre peu de commodités. Mais le Gouverneur ayant abandonné à mon arrivée la maison, qui était occupée par ses officiers, et qui appartenait à la paroisse, nous pourrions facilement augmenter le personnel avec celui que j'ai laissé à Buenos-Ayres.

Les enfants internes et externes sont très-nombreux.

Les Sœurs sont au nombre de dix, avec quelques élèves internes et beaucoup d'externes; l'avenir est rempli de promesses.

Dom Milanesio a été nommé par le Gouvernement aumônier militaire pour la région du Neuquen. J'enverrai avec lui au moins un de nos prêtres et un coadjuteur catéchiste, car nous serons séparés par une distance de 1500 kilomètres, égale à celle de Venise à Messine.

Il nous faudra bientôt établir une autre station au centre de la ligne tracée par le cours du Rio Negro et de ses deux confluent, le Limoes et le Neuquen.

Quant au Sur, sa vaste immensité ne m'épouvante pas; pourvu que, comme Alexandre, j'aie *des soldats et de l'argent!*

J'ai de bonnes nouvelles des autres maisons, et Dom Bosco peut se glorifier d'avoir en Amérique un grand nombre de ses fils qui le représentent dignement; l'aiment et le font aimer.

Nous préparons au baptême deux Indiens de dix-huit ans, ce seront les premiers que je baptiserai, je leur donnerai les noms de Gaëtan Alimonda et Louis Colle. Ils sont bons, simples et animés d'un grand désir de cette grâce.

Maintenant, bien cher Dom Bosco, vous ai-je dit tout? Je suis certain que beaucoup de choses restent au bout de ma plume, et qu'elles en sortiront à peine cette feuille sera-t-elle partie.

Toutefois, pressé par le départ du courrier, je suis forcé de clore ma lettre en saluant tous les directeurs, les prêtres, les abbés et les coadjuteurs, nos chers confrères, qui se trouveront réunis dans ce lieu de paix et de saint recueillement.

Bénissez-nous tous, bien cher Père, nous tous qui sommes vos fils en Jésus-Christ.

Patagones, 30 juillet 1885.

Votre très-obéissant

✠ JEAN, Evêque de Magido.

II.

Arrivée des Missionnaires à Carmen de Patagones.

Carmen et Viedma — Transport solennel de la statue de Notre-Dame du Carmel dans l'église neuve de Carmen — Bénédiction des cloches — Observatoire météorologique à Carmen.

Collège de St. Joseph, Carmen de Patagones le 25 juillet 1885.

BIEN-AIMÉ PÈRE D. BOSCO,

Le 9 juillet de cette année de grâce 1885 fera époque dans les fastes de la Congrégation Salésienne.

C'est en ce jour, vers 11 heures, que le vapeur *Pomona* de la société française arrivait devant cette riante et pittoresque petite ville. Peu d'instants après, Mgr. Cagliero, notre chef et notre Pasteur, posait les pieds sur la terre de Patagonie.

Moment solennel, spectacle imposant et émouvant tout à la fois! C'est le premier Evêque qui visite ces lointaines missions comme envoyé et représentant du Père commun des fidèles, le Saint Pontife Léon XIII, et qui vient comme un second père apporter secours et consolation aux confrères salésiens et aux Sœurs de Marie Auxiliatrice, qui depuis quatre ans travaillent ce champ évangélique.

Dom Fagnano, curé de Patagones et supérieur de cette maison, Dom Remotti, curé de Viedma, et tous les prêtres et confrères, ayant à leur tête la jeune musique de notre collège de St. Joseph, plusieurs personnes de considération et une grande foule de peuple nous attendaient sur le bord du fleuve. Monseigneur, ému d'un accueil si plein d'affection et bénissant les personnes présentes, les invita à remercier le Seigneur et la Vierge Auxiliatrice d'un si heureux événement. A peu de distance du lieu de débarquement nous arrivâmes à notre chère et pauvre chapelle, où nous entrâmes pour rendre visite à Jésus dans le saint Sacrement, nous figurant l'adorer dans son humble maison de Nazareth. Nous étant avancés un peu plus vers la colline, sur laquelle est située cette première colonie, formant déjà une petite ville, nous entrâmes dans notre modeste maison qui, jusq'en 1880, formait le boulevard, la forteresse de la République Argentine contre les invasions des Indiens. Tout près se trouve le nouveau collège de Marie Auxiliatrice occupé par les Sœurs, et plus près de la place s'élève une nef de la nouvelle église, qui peut déjà servir au culte pour la paroisse. De sorte que là, où auparavant on voyait des soldats, il y a maintenant des Missionnaires, l'épée a fait place à la Croix, et les blasphèmes à la prière. Là, où autrefois le fracas du canon annonçait le carnage, le son harmonieux des cloches et la douce parole du Dieu de paix, annoncent le salut aux tribus de la Patagonie.

Vers le soir de ce jour, qui était le deuxième de la neuvaine de Notre-Dame du Mont-Carmel,

et, en outre, l'anniversaire de la proclamation de la liberté et du serment de fidélité à la Constitution dans la République, Mgr. descendit dans l'humble chapelle pour chanter le *Te Deum* et donner la bénédiction du Très-Saint Sacrement ; dans une pareille circonstance il ne put garder le silence. Il parla donc à la nombreuse assistance, exposant le but de sa venue en Patagonie. Il dit qu'il était envoyé par le Souverain Pontife, Père et Pasteur de tous les fidèles, qui du haut du Vatican avait vu ces habitants de terres si lointaines affamés de foi, de civilisation et de religion ; envoyé aussi par le Pasteur de l'Eglise Argentine, qui ne néglige rien de ce qui peut procurer le bien spirituel de son peuple ; il ajouta qu'il venait accomplir ses propres désirs et ceux de notre cher Dom Bosco, dont tous les soins ont pour but la moralisation et le salut de la partie la plus importante de la société, de la jeunesse, à laquelle il a consacré toutes ses affections et ses préférences.

Il ajouta encore : ma mission au milieu de vous n'est ni commerciale, ni politique, ni militaire ; c'est une mission purement spirituelle, toute de paix et de salut pour vos âmes.

Il fit ensuite une belle comparaison du serment de la Constitution Argentine, qui a pour base la religion catholique, avec le serment que nous faisons au saint Baptême, et démontra que, si l'on doit fidélité au serment civique, on la doit d'autant plus au serment religieux, que la vie de l'âme l'emporte sur celle du corps, et que, pour ce motif, il espérait avoir la consolation de distribuer la sainte Communion à un grand nombre de fidèles le jour de la fête de Notre-Dame du Mont-Carmel. Après cette courte et chaude allocution, Monseigneur donna solennellement la bénédiction du Très-Saint Sacrement.

Avant notre départ de Buenos-Ayres, tous nos amis et connaissances cherchaient à le dissuader d'entreprendre ce voyage, alléguant que le moment opportun n'était pas encore arrivé, et ils objectaient les difficultés politiques, locales etc., etc. Mais il répondait : « Les Salésiens, les fils de Dom Bosco ne considèrent pas les difficultés et ne doivent pas y avoir égard, lorsqu'il s'agit de la gloire de Dieu et du salut des âmes, rachetées au prix du précieux Sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ. La prudence humaine doit avoir ses limites, afin de ne pas faire obstacle aux desseins de la divine Providence. »

Nous partîmes donc, et l'accueil fait à notre arrivée, en ce premier jour et les jours suivants, a prouvé qu'il avait eu raison de remettre avec confiance l'issue de sa mission entre les mains de Notre-Dame Auxiliatrice. Le lendemain, en effet, ce fut une allée et venue continue de personnes qui venaient souhaiter la bienvenue à Monseigneur, y compris toutes les autorités civiles et militaires du pays, M. Juez de Paz, Président de la municipalité, le Commissaire et l'Inspecteur extraordinaire de police à Patagones, M. le Commandant du *Villarino*, transport maritime de l'armée nationale, etc., etc. Le journalisme même qui professe des principes opposés aux nôtres a parlé de

nous en bons termes ; il a fait plus, il a loué Monseigneur et lui a donné la bienvenue, lui souhaitant de longs jours de félicité. De jour en jour, à mesure que l'on connaît davantage le caractère sociable, la franchise, l'affabilité jointe à la profonde doctrine de notre Evêque, l'opinion publique se prononce en sa faveur.

Le samedi, Monseigneur, avec Dom Fagnano et moi, passa le fleuve et entra à Viedma, colonie et ville naissante située dans la plaine à droite du Rio, en face de Patagones bâti sur la hauteur dominant la rive gauche.

Nous allâmes visiter le Gouverneur du territoire du Rio Negro, M. le général Don Lorenzo Winter. Monseigneur était attendu, il fut reçu avec beaucoup d'honneur. Nous arrivâmes à une heure après midi à la porte de la présidence du Gouverneur. Mgr. Cagliero avait le vêtement épiscopal. Ayant été reçu à l'entrée par un officier, nous fûmes introduits dans une salle, où parut aussitôt le général. Après nous avoir, selon l'usage américain, donné une poignée de main et nous avoir souhaité à tous la bienvenue, il fit asseoir à ses côtés Monseigneur, qui lui présenta les lettres du Président de la République Roca, et du ministre de guerre et marine. Le général promit son assistance en tout ce qui dépendait de lui. Après une demi-heure d'entretien, nous prîmes congé de lui, et il daigna nous accompagner jusqu'à la porte. Nous allâmes ensuite rendre visite à nos chers confrères et aux sœurs de Marie Auxiliatrice de cette ville et, contents de notre voyage, nous retournâmes à Patagones.

Le Gouverneur, avec la plus aimable courtoisie, rendit sa visite à Monseigneur, se mettant à sa disposition pour tout ce qui concernait le bien des missions, et lui conseilla de faire une excursion dans l'intérieur, pour étudier les besoins des pauvres Indiens et y pourvoir.

Cependant notre cher Monseigneur continuait à exciter la dévotion des fidèles envers la très-sainte Vierge pendant le cours de cette neuvaine, et le soir de la veille de la fête, il exposa dans un beau et lumineux discours la nécessité de la foi, mais d'une foi vive, agissante, pratique, se manifestant par les œuvres et la fréquentation des saints Sacrements, qui sont l'aliment et la vie de la foi dans les chrétiens.

Enfin arriva la fête de l'Auguste Patronne. Véritable jour de fête pour tout le peuple de Carmen de Patagones (car c'est Notre-Dame du Carmel qui a donné son nom à cette ville), rendu plus solennel encore par la présence d'un Evêque, et parce que ce jour avait été choisi pour le transport de la statue de la sainte Vierge, de l'ancienne chapelle, basse et incommode, dans la nouvelle église, ample, majestueuse et capable de contenir un beaucoup plus grand nombre de fidèles.

Monseigneur célébra la messe de communion générale. Il fut grand le nombre des dévots de Marie qui s'approchèrent de la sainte Table, et avant de donner à cette foule la bénédiction pastorale,

Monseigneur lui adressa quelques courtes, mais chaleureuses paroles.

A onze heures on chanta la messe solennelle. Dom Fagnano célébrait, et Monseigneur assistait sur un trône disposé à cet effet, entouré de huit prêtres et d'une couronne de jeunes clercs.

L'église regorgeait de fidèles avides de voir une cérémonie, à laquelle il leur était donné d'assister pour la première fois. Dom Milanésio fit un court sermon. La procession pour le transport de la statue de la très-sainte Vierge dans la nouvelle église paroissiale avait été fixée à 2 heures. Le temps parut s'être remis pour cette pieuse circonstance. En effet, les vents furieux des jours précédents ayant cessé, nous nous trouvâmes dans une tiède température de printemps. Les principaux édifices publics avaient arboré le drapeau blanc et bleu de la République. La petite troupe de notre collège ouvrait la procession, les enfants de Marie avec leur bannière suivait avec les enfants qui fréquentent le patronage, dirigé par les Sœurs de Marie Auxiliatrice. Puis venaient les petits clercs du collège et ensuite la statue de Notre-Dame du Carmel, portée tour à tour avec une noble émulation par les autorités, par plusieurs personnes du peuple et par les soldats; immédiatement après s'avancait Dom Fagnano entre quatre de nos prêtres et les abbés revêtus d'ornements sacrés.

Le peuple accompagnait et fermait la procession, en alternant dans les rues de Patagones le chant des cantiques, avec la récitation du saint Rosaire. Le vapeur *Villarino* ancré dans le port, tout pavoisé en fête, saluait le transport de l'image vénérée par des coups de canon répétés.

De temps en temps la procession s'arrêtait, et l'image de Marie était déposée sur un trône élevé au milieu de la rue, tapissée de grands et riches tapis, alors les enfants de l'Oratoire entonnaient un cantique qui était accompagné par les fortes voix du peuple. La procession s'avança ainsi jusqu'à la vaste place principale qui fait face à l'église. Ce fut là le moment le plus touchant de la cérémonie : Monseigneur revêtu de ses habits pontificaux, avec un diacre et un sous-diacre, accompagné d'une troupe de jeunes gens en soutane et en surplis, vint au devant de l'image vénérée et, la suivant tout autour de la place, l'introduisit enfin dans sa nouvelle maison.

Ce fut un moment solennel et tous les yeux étaient fixés sur ce spectacle ! Une compagnie de soldats présentait les armes et s'agenouillait pour recevoir la bénédiction de l'Evêque, qu'ils voyaient pour la première fois dans toute la majesté pontificale ! Il était cinq heures.

La statue ayant été placée sur l'estrade préparée au milieu de l'église, on chanta le *Magnificat* et Monseigneur, étant monté sur le marche-pied de l'autel, prononça un discours de circonstance en langue castillane, et la bénédiction du très-saint Sacrement termina la cérémonie.

Ce transport de la statue de la très-sainte Vierge, de l'ancienne église dans la nouvelle paroisse, nous apportera une plus grande commodité pour le service divin, car jusqu'ici nous avions cinq ou six minutes de chemin à parcourir pour

aller du collège à l'église, et dans l'hiver ce n'était pas un petit inconvénient.

Le vent qui règne journellement ici souffle avec une extrême violence et il pleut fréquemment, de sorte que c'était fort incommode de sortir de la maison. Il est probable que nous ne sortirons pas maintenant avant la mi-août, si ce n'est pour aller aux colonies les plus proches, Pringles, Conesa, saint Xavier, distantes de 6, 8 et 12 lieues.

Le dimanche suivant, 19, une nouvelle cérémonie attirait la foule à l'église. C'était la bénédiction et la consécration au culte divin de six cloches. Trois de ces cloches appartiennent à la paroisse de Carmen de Patagones, les trois autres sont destinées, à celle de Viedma. Les parrains et les marraines étaient choisis parmi les personnes les plus considérables des deux populations. Au nombre des parrains était le commandant du *Villarino*, dans son brillant uniforme, entouré d'une escorte de marins, le Juge de Paix, et un major de l'armée représentant le Gouverneur.

La cérémonie commença vers 3 heures sur la petite place de la nouvelle église, en face la grande place de la Victoire, ainsi nommée en souvenir de la victoire remportée par les Argentins sur le Brésil en 1827. La foule s'était réunie dès 2 heures et attendait avec une vive curiosité l'arrivée du Prélat, pendant que notre musique faisait retentir les airs de sons harmonieux. Une compagnie de ligne formait l'escorte d'honneur. Les cloches étaient suspendues auprès de la grand'porte de l'église. A 3 heures précises, Monseigneur en habits pontificaux apparut, accompagné du clergé. Il commença les belles prières du rituel ; puis il bénit l'eau et en lava chacune des cloches, auxquelles il fit ensuite les onctions avec l'huile des infirmes et le saint Chrême, selon les prescriptions du pontifical romain, pendant que le chœur chantait les antiennes. Le parrain et la marraine, chacun devant leur cloche, tenaient entre leurs mains un ruban blanc et bleu attaché au battant de cette cloche.

Une émotion générale de satisfaction et de sainte allégresse se manifesta sur le visage des assistants, au coup de marteau par lequel l'Evêque ouvrait, pour ainsi dire, la bouche à ces sentinelles vigilantes du temple du Seigneur, à ces messagers de la prière ; à ce premier coup de cloche succédait un joyeux carillon.

Monseigneur étant rentré dans l'église avec les parrains et les marraines, ils apposèrent leurs signatures au bas de l'acte destiné à conserver d'une façon impérissable le souvenir de la splendide cérémonie. Ensuite Monseigneur monta sur le marche-pied de l'autel et donna un libre épanchement aux sentiments de son cœur par un discours approprié à la circonstance, dans lequel il démontra magnifiquement que les cloches sont la voix suave, tendre et pleine de sollicitude de la sainte Eglise notre mère, qui, par ses accents répétés, appelle ses enfants dans le saint temple, maison de notre Père qui est Dieu, pour l'adorer, lui offrir nos

actions de grâces et implorer sa divine assistance; il fit voir que ces cloches ont reçu la bénédiction de l'eau sainte pour annoncer au peuple fidèle la régénération à la vie chrétienne par le saint Baptême, quand un nouvel enfant de Dieu et de l'Église vient au monde; que consacrées par le saint Chrême, elles invitent le chrétien, revêtu par le sacrement de confirmation des armes spirituelles contre les ennemis de son âme, à prier dans le temps du combat, à écouter la parole de Dieu, à se purifier et à se fortifier par la réception des saints sacrements, afin d'acquérir de nouvelles forces pour résister victorieusement au démon, au monde et à la chair. Il dit que ces cloches, ointes avec l'huile des infirmes, ont des tintements lugubres quand elles annoncent l'agonie, et des lamentations funèbres quand elles pleurent la mort de quelqu'un de nos frères; alors elles excitent des sentiments de compassion, de foi, de charité pour les agonisants, et elles invitent les survivants à implorer la paix et le repos éternel pour l'âme des défunts, tout en rappelant au chrétien, hélas! trop souvent plongé dans les choses de la terre, la pensée de l'inévitable mort. Mais elles résonnent aussi des chants de fête, dit-il, et leur joyeux carillon remplit nos cœurs d'allégresse. A la naissance de l'aube, ses notes harmonieuses nous éveillent; elles nous réjouissent en nous annonçant le jour du Seigneur, la fête de la Vierge mère de Dieu et la nôtre, ou encore celle de notre saint protecteur. C'est ainsi, en nous enchantant par leurs douces mélodies, qu'elles nous conduisent à assister aux divins mystères. D'autres fois elles retentissent de sons précipités dans les graves calamités publiques; alors elles unissent leur voix au son du clairon, au bruit du canon, au fracas des armes, pour appeler le peuple à la défense de la famille, de la patrie et de la religion.

L'auditoire nombreux et choisi, parmi lequel se trouvaient les principales autorités, écoutait avec une attention soutenue et une satisfaction manifeste la parole de Monseigneur, qui était pour eux non seulement une parole neuve, mais pleine de vigueur, de persuasion et nourrie de faits historiques fort intéressants.

Après la bénédiction, M. le commandant, le major représentant du Gouverneur, M. Juez de Paz, les parrains et les marraines, entrèrent dans notre humble maison pour féliciter et complimenter Monseigneur.

Merci mille et mille fois pour les prières de nos Coopérateurs, pour celles des jeunes gens de nos collèges et en particulier de l'Oratoire de Turin, de nos confrères et surtout pour les vôtres, bien aimé Père Dom Bosco, qui, grâce à la bonté avec laquelle les accueille Marie Auxiliatrice, sont toutes puissantes auprès de son divin Fils Jésus.

Continuez à plaider la cause de l'évangélisation de ces terres, en priant pour notre cher Monseigneur Cagliero, pour les missionnaires et confrères d'Amérique et pour celui qui sait en avoir le plus besoin,

Votre bien affectionné en Jésus et Marie,
D. ANTOINE RICCARDI.

P. S. — Nous travaillons tous sans relâche *verbo et opere*, et, en août prochain, nous mettrons toute la Mission sous la protection du Sacré-Cœur de Jésus. Les fréquentes cérémonies solennelles déjà faites, et celles qui sont en perspective, attirent beaucoup de monde à l'église, et Monseigneur ne laisse échapper aucune occasion de jeter dans les cœurs et d'y imprimer par sa parole ardente certaines vérités, qui porteront leurs fruits en leur temps. Quant à nous, pauvres conscrits dans l'armée du Seigneur, ne pouvant mieux faire, nous prêchons en particulier, nous conseillons et instruisons ceux qui se présentent. Nous nous efforçons, dans notre misère, de procurer à Dieu la plus grande gloire possible, soit en donnant l'exemple de la bonne tenue dans l'église, soit en célébrant avec exactitude et dignité les saints mystères, en administrant les sacrements, et en ayant soin de tenir notre petite église paroissiale dans la plus grande propreté.

Je ne vous ai rien dit de la santé de Monseigneur, parce qu'elle est excellente, malgré le vent qui souffle ici continuellement et avec une force capable de soulever les gens. Demain ou après demain nous ferons trois ou quatre lieues à cheval, pour visiter le *ranchito* d'une bonne famille et régler quelques affaires de ministère. De divers points du camp et même des rives du Colorado, on nous appelle et peut-être qu'avant de retourner à Buenos-Ayres, en septembre, nous commencerons ces missions. Le terrain est bien préparé pour la semaille de la parole de Dieu; que dis-je, en plusieurs lieux la moisson est déjà mûre; il ne manque que des ouvriers, qui se forment en ce moment-ci et se mettront bientôt à l'œuvre.

Dom Stefanelli fait déjà les premiers essais de son observatoire météorologique qui, pour l'instant, est situé sur le toit, où de temps en temps il va jouir des caresses d'une brise furieuse qui le pénètre jusqu'aux os. Mais il va se réchauffer ensuite, en donnant un coup d'œil au dessin du nouvel observatoire à bâtir quand nous aurons de l'argent. Il ne coûtera pas plus de 600 écus ou pesos, et cette somme, considérable pour l'Europe, n'est rien pour l'Amérique. On ne peut se faire une idée du peu de valeur qu'a l'argent ici. On parle de pesos ou d'écus, comme nous parlons en Italie de centimes ou de sous. Cela paraît étrange, mais il faut s'y accoutumer. Peut-être qu'avec le temps cela changera, mais pour le moment il en est ainsi; quand on veut acheter la moindre chose il faut des pesos et toujours des pesos.

J'aurais voulu pouvoir vous envoyer la photographie des Indiens et des Indiennes recouverts actuellement dans notre collège et dans celui des Sœurs. Ces chers enfants ont un excellent naturel et sont bien heureux quand ils entendent parler de notre cher Père Dom Bosco. Je suis certain que vous eussiez reçu volontiers leur visite en photographie. Mais nous n'avons encore pu réussir à les photographier. Ce sont des petits lutins si vifs qu'ils ne peuvent rester un moment tranquilles. •

III.

*Le baptême de deux Indiens — La fête de
Léon XIII — La sainte Enfance.*

Río Negro, Carmen de Patagones,
20 août 1885.

TRÈS-RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE D. BOSCO,

Il n'y a pas encore deux mois que nous sommes débarqués sur les rives du Río Negro, et nous avons déjà bien des choses à vous raconter.

Je vous ai décrit nos belles cérémonies du mois de juillet. Le mois d'août n'est pas moins fertile en saintes émotions, ni moins riche de belles offrandes au Seigneur et à Marie Auxiliatrice.

Le soir du 7 août courant, une touchante et bien consolante cérémonie s'accomplissait dans notre nouvelle petite église de Carmen de Patagones. Mgr. Cagliari administrait solennellement le saint baptême à deux jeunes Indiens, âgés d'environ 16 à 18 ans. L'un d'eux, Neycolas, appartient à la tribu de Namuncura; l'autre, Canichuñan, à celle de Payue.

Séparés par la force des armes argentines de leurs familles et de leurs tribus, inexorablement dispersés, ils furent, comme tant d'autres pauvres enfants Indiens des deux sexes, placés dans des familles particulières de ce pays, qui les employèrent à leur service, en qualité de domestiques. Mgr. Cagliari s'étant mis en contact avec la population, dès les premiers jours de notre arrivée, vint à connaître l'existence de ces pauvres créatures, et s'étant informé avec empressement de leur condition morale, constata avec une douloureuse surprise que beaucoup d'entr'eux étaient privés du saint baptême.

Nous entrâmes en relations avec les familles dans lesquelles sont placés Neycolas et Canichuñan, et aussitôt nous nous concertâmes pour fixer l'heure d'une instruction quotidienne. Comme ils ne connaissent presque pas la langue espagnole, Dom Milanieso, qui, dans les missions données le long du Río Negro jusqu'aux cordilières des Andes, a acquis une connaissance suffisante de l'Indien, fut chargé de les instruire et de les préparer au saint Baptême, puis à la première Communion et à la Confirmation.

Pendant que cela se passait ici, Dom Remotti chez nos voisins de Viedma, catéchisait et instruisait plusieurs autres de ces pauvres malheureux qui ne connaissent pas encore Jésus, notre Dieu et notre Rédempteur.

Leur exacte ponctualité à assister aux leçons, l'attention soutenue qu'ils y apportaient et l'ardent désir que nos deux amis avaient de s'instruire et de devenir, par le saint Baptême, enfants de Dieu et de l'Eglise, facilitèrent beaucoup son œuvre au Missionnaire.

Il était beau de voir ces deux robustes jeunes gens, les yeux fixés sur leur maître pour en recueillir les paroles et les répéter ensuite avec un visible embarras, parce qu'ils n'étaient pas encore habitués aux inflexions de la langue castillane. Ce-

pendant ils répétaient avec plaisir le *Pater* et l'*Ave Maria*, qu'ils avaient fini par apprendre par cœur.

Il était plus beau encore de les voir, dociles comme de petits enfants, se mettre debout sur un signe du Missionnaire, s'agenouiller, joindre les mains dans l'attitude de la prière ou faire respectueusement le signe de la croix, sans jamais marquer le moindre ennui ou donner le moindre signe d'impatience. Quelle compassion ne méritent pas ces pauvres Indiens, et quelle puissance notre sainte religion n'exerce-t-elle pas sur l'esprit et le cœur de ces enfants du désert, peut-être moins corrompus que les fils de notre civilisation moderne.

Monseigneur vit avec plaisir approcher le jour auquel l'Eglise célèbre le glorieux saint Gaëtan, c'était celui qu'il avait fixé pour l'émouvante cérémonie.

Les deux jeunes Indiens furent conduits au bas de l'église par Dom Fagnano et leurs parrains et marraines. Monseigneur, revêtu du rochet, de l'aumusse et de l'étole, après que le clergé eut récité les psaumes prescrits par le rituel, se dirigea vers les deux catéchumènes pour leur administrer le sacrement de la régénération.

Ici se présentait une question : à qui présenter ces prémices ? Quel nom imposer aux deux Indiens ? Monseigneur eut la délicate pensée d'offrir ces deux premières fleurs cueillies dans le vaste champ de sa mission à deux de nos principaux amis ; l'une à l'Eminentissime Cardinal Gaëtan Alimonda, en témoignage de l'immense affection que lui portent avec tant de raison les Salésiens pour les rares vertus de son esprit et de son cœur, ainsi que pour l'ineffable bonté qu'il témoigne en toutes circonstances à notre cher Dom Bosco ; l'autre à M. le comte Louis Colle, bienfaiteur insigne de nos missions et de notre Congrégation, ami incomparable de Dom Bosco, à celui qui, avec sa digne épouse, emploie sa fortune à encourager et à soutenir les œuvres de charité, au bénéfice des pauvres et de la jeunesse abandonnée de tous les pays. On imposa donc au premier les noms de Gaëtan-Santiago-Neycolas-Alimonda, et au second ceux de Louis-François-Canichuñan-Colle.

Tous les deux ayant parfaitement conscience de la grâce qu'ils allaient recevoir et de la faveur qui leur était accordée d'être baptisés avec le nom de si éminents personnages, il fut procédé aux interrogations :

— *Iney cam pigeymi?* (Comment t'appelles-tu ?)

Ils répondirent : — *Cajetano, Luis pigen* (je m'appelle Gaëtan ou Louis).

— *Chem ca ta ayieymi Dios tani Iglesia meu?* (Que demandes-tu à l'Eglise de Dieu ?)

— *Mupiltuhue ayifin* (Je veux la foi).

— *Chem ca ta elueymi mupiltuhue?* (Quest-ce que te procure la foi ?)

— *Cume que mogen chumul no rume afnole eluen* (Elle me procure la vie heureuse et sans fin).

— *Cupa cùchalo mogeymi?* (Veux-tu que nous te lavions la tête ? le Baptême ?)

— *May, Padre, cupa cùchaloncogen* (Oui, Père, je veux le baptême).

Et aussitôt leurs âmes furent régénérées par le sacrement qui nous confère, avec la grâce, la vraie liberté des enfants de Dieu.

Le dimanche suivant, dès huit heures du matin, nos néophytes étaient à l'église, prosternés devant le très-saint Sacrement, se préparant à la grande action de leur première Communion, que devait suivre la Confirmation. A 8 heures 1/2, Monseigneur célébrait la sainte Messe pour eux; la récitation des prières alternait avec les sons de l'harmonium, tenu par Dom Fassio, tandis que Dom Milaneseo suggérait aux nouveaux communicants les prières de circonstance dans leur idiôme indien. Le moment de la Communion étant arrivé, ils s'approchèrent dévotement de l'autel et reçurent pour la première fois dans leur cœur le Dieu Créateur et Rédempteur du monde, fait homme pour notre amour, et caché sous les espèces du pain pour être l'aliment et la vie des âmes fidèles! Qui eût pu en cet instant lire dans ces deux cœurs quel était leur amour pour leur Dieu! Imaginer les mystères de grâce et d'amour que Jésus opérait dans ces âmes! Un jour peut-être beaucoup de nos chrétiens d'Europe auront à rougir, en présence de ces deux Indiens de la Patagonie, de leur froideur et de leur indifférence dans la réception du Sacrement, par lequel Jésus vient habiter dans leur cœur!

Après la Messe, Monseigneur, ayant changé d'ornements sacrés, entonna le *Veni Creator* et administra aux deux heureux communicants le sacrement de la Confirmation.

Les parrains furent M. Juez de Paz et son digne frère, l'Alcade, tous deux bons chrétiens, et qui sont pour nous de véritables amis

Enfin nous vîmes apparaître l'aube désirée du 16 août, jour de la fête de St. Joachim et en même temps celle du grand Pape Léon XIII. Mais, direz-vous, à quoi donc ont pensé les Salésiens de la Patagonie, et qu'avait donc préparé pour un jour si heureux Monseigneur Cagliero? Tout était disposé pour un magnifique et solennel présent à faire au très-docte Pontife, au Prince des Coopérateurs Salésiens!

Le fils du Cacique Licuful de la tribu d'Angol près du Chili, jeune homme de vingt ans, grand et vigoureux, désirait ardemment la grâce du saint Baptême. En outre six Indiennes déjà grandes, et une mère avec sa fille de sept ans, appartenant à diverses tribus, imploraient la même grâce. Il fut donc convenu que cet autre nouveau lys des montagnes recevrait le nom glorieux de Joachim, et les marguerites du désert les noms de Marguerite Bosco, Thérèse Cagliero, Emmanuelle et Marie Fassati, Gabrielle Corsi et Caroline Callori.

Monseigneur, ayant passé le fleuve avec les autres missionnaires, se rendit à Viedma. L'église principale ayant été dévorée par un incendie l'année dernière, la cérémonie se fit dans la chapelle des Sœurs de Marie Auxiliatrice. Là nous attendaient toutes les élèves des sœurs, les garçons de

nos écoles, les dames les plus marquantes de la colonie, M. le Commandant de la garnison du Rio Negro et la petite troupe des catéchumènes. Elles furent disposées en cercle, assistées de leurs parrains et marraines, le fils du Cacique placé en première ligne, alors Monseigneur, entouré de quatre prêtres, leur administra solennellement le saint Baptême.

La cérémonie fut très-touchante, grande la joie des assistants, et indicible l'allégresse des néophytes; de Joachim-François-Licuful et des baptisées dont nous avons relaté les noms plus haut.

La première d'entr'elles porte le nom de celle qui était si chère au cœur de Dom Bosco et aussi au nôtre, Marguerite Bosco, mère de celui qui est pour nous le père le plus tendre. A deux autres furent donnés les noms de Marie Mercedes et Marie Dolorès pour satisfaire au désir exprimé par le parrain et la marraine, qui étaient M. le Commandant Roa, secrétaire du Gouverneur, colonel, et son épouse. Le soir, les jeunes gens de nos écoles de Viedma donnèrent une représentation, à laquelle, outre Monseigneur, assistèrent les principales familles du pays et les premières autorités civiles et militaires de Viedma, avec un nombreux concours de population. La musique de notre Collège de Carmen fit entendre divers morceaux choisis, et au retour, vers 9 heures du soir, au milieu du silence universel, sous un ciel serein, par un temps calme et une température tiède, elle fit retentir l'hymne du collège, répété harmonieusement par les échos lointains des plages, ce qui produisait un effet tellement agréable et enchanteur, que je dois renoncer à le décrire. Voici donc que nous aussi, pauvres Patagons, nous savons faire quelque chose pour manifester le grand amour, le respect, la reconnaissance de nos cœurs envers notre très-saint Père Léon XIII.

Ces belles et consolantes cérémonies se renouveleront encore, parce que Monseigneur a chargé des âmes dévouées d'aller dans le camp et dans la ville, prier en son nom les personnes qui ont des Indiens à leur service, de nous les envoyer pour les instruire, les baptiser, les confirmer, les préparer à la participation des divins mystères. Quels abondants fruits de salut ne recueillerons-nous pas quand, la belle saison étant venue (car nous sommes ici présentement dans le plus fort de l'hiver), Monseigneur ira faire, comme il l'a décidé, son voyage dans l'intérieur du désert! Nous savons qu'il est déjà attendu par les tribus indiennes de Linares, de Namuncura, de Catriel et de Sayuhueque. Ils ont soif de la foi et de la divine parole. Ah, oui, oui, qu'il s'accomplisse aussi pour eux, bien que ce soit après de longs siècles, l'oracle du prophète, qu'il s'accomplisse bien vite *l'haurietis aquas de fontibus Salvatoris*, et alors quel bien nous ferons, quelle moisson, combien d'âmes nous arracherons au démon!

Priez, cher Dom Bosco, et faites prier, afin que rien ne vienne entraver de si belles espérances! Car le diable veille aussi, précisément parce que nous ne dormons pas.

Maintenant, je vous dirai quelque chose de notre Sainte Enfance.

Votre paternité révérendissime, très-cher Dom Bosco, nous a recommandé, et c'est le but principal de notre pieuse Société Salésienne, de diriger tous nos efforts, dans toutes nos entreprises et dans toutes nos Missions, vers la jeunesse. Soyez certain que vous n'avez pas parlé en vain à vos fils, Missionnaires de la Patagonie.

Notre infatigable Dom Fagnano, avec le concours de nos autres confrères Salésiens, secondé puissamment par le zèle des Sœurs de Marie Auxiliatrice, a réussi à réunir en peu de temps, soit à Carmen, soit à Viedma, plus de quatre cents enfants des deux sexes, de différents pays et de diverses couleurs, représentant les races de Sem et de Cham, pures ou entremêlées.

Ces enfants sont répartis dans nos quatre collèges et Oratoires du dimanche et dans les écoles que nous avons, deux au nord et deux au sud, c'est-à-dire sur la rive droite et sur la rive gauche du fleuve. Comme preuve de leur force et de la culture de leur esprit, ils ont donné, dans leurs collèges respectifs de garçons et de filles, quatre représentations et séances littéraires, qui ont émerveillé les spectateurs et fait dire à Monseigneur : « Voici un diminutif de notre Oratoire de Turin. »

Je ne dis rien de la musique de nos orphelins et internes, qui ont à leur tête notre brave catéchiste et chef-cordonnier Audisio ! Les marches et les symphonies de notre inoubliable maître De Vecchi nous transportent souvent dans la chère demeure du Valdocco ! Quel fracas n'ont-ils fait le 15 août, jour anniversaire de votre naissance ! Oui, bien cher Père, nous aussi nous l'avons fêté, ce doux anniversaire, en Patagonie ! Et nous vous avons souhaité sinon toutes, au moins une bonne partie des années de Mathusalem.

Monseigneur, qui sait combien la sainte Communion fait naître dans les cœurs de bonnes impressions et de saintes inspirations, prépara les enfants et obtint d'eux une belle communion générale au matin de cette fête. Il célébra solennellement la messe paroissiale et distribua le pain des anges, encourageant tout spécialement les jeunes gens et les jeunes filles à suivre, par une vie immaculée et sainte, les traces de notre auguste Mère, la Vierge Marie, dans cette vallée de larmes, afin de pouvoir un jour jouir de sa présence dans le ciel.

Après le dîner, eut lieu une autre pieuse cérémonie : l'admission d'un grand nombre de petites filles dans la congrégation du saint Ange Gardien, et des plus grandes dans celles des enfants de Marie ; chacune recevait la sainte médaille et l'insigne rouge et bleu, symbole de l'amour et de l'innocence qu'elles promettaient de conserver dans leurs tendres cœurs à Jésus et à Marie. Quel admirable spectacle que celui de tous ces petits anges, prosternés aux pieds de l'autel de la Vierge Immaculée.

La jeunesse, la jeunesse !... voilà notre espoir, c'est elle qui formera la future population chrétienne de la Patagonie, voilà les fleurs de notre jardin et la portion choisie du berceau de Jésus-Christ.

Alas... alia : comme disaient dans les écoles les maîtres d'autrefois, quand ils terminaient leur classe, et moi, en terminant cette lettre déjà trop longue, je vous dis : *une autre fois* je vous écrirai *d'autres choses* non moins belles, non moins intéressantes.

Malgré les rigueurs de la saison, nous sommes tous en bonne santé. Que le Seigneur daigne nous bénir, et bénissez-nous aussi, vous, bien cher Père, quoique nous soyons bien loin de vous et relégués aux extrémités de la terre.

Monseigneur, qui va très-bien, vous salue cordialement dans le Seigneur. Saluez et bénissez pour nous tous nos jeunes gens, nos confrères et nos bons Coopérateurs en leur demandant à tous de nous assister par leurs secours et leurs prières.

Votre fils bien affectionné en Jésus-Christ,

ANTOINE RICCARDI, prêtre.

IV.

Constructions d'églises — Nouveaux baptêmes d'Indiens — Première pierre de l'hôtel de ville de Carmen.

Carmen de Patagones, 25 août 1885.

TRÈS-CHER D. LAZZERO,

Nous avons reçu votre chère lettre du 3 juillet, après laquelle nous soupirions tant ! Que de nouvelles ! Et combien elles ont apporté de consolations au cœur de Monseigneur Cagliero ! Quand on commence à parler de la prochaine arrivée du courrier de Buenos-Ayres, nous n'avons plus un moment de repos, et si, comme cela arrive souvent, pour ne pas dire presque toujours, il éprouve un retard de quatre et même de huit jours, oh ! combien d'exclamations involontaires nous échappent, révélant l'impatience que nous avons de savoir ce qui se fait, ou plutôt ce qui s'est fait, là-bas dans notre chère maison du Valdocco, à Turin, d'avoir des nouvelles de Dom Bosco, des supérieurs et des confrères. Le Seigneur nous pardonnera cette faiblesse !...

Nous avons déjà commencé les travaux pour la restauration de l'église de Viedma, incendiée l'an dernier, et, obligés pour le moment de nous contenter de peu, nous espérons pouvoir en prendre possession le 24 septembre, jour de la fête de Notre-Dame de la Merci, patronne de Viedma.

La dépense présumée est de 2500 pesos ou écus, environ. On a formé parmi les notables de la colonie une Commission pour recueillir ces fonds. M. le Gouverneur général Lorenzo Winter en a été élu Président honoraire ; Mgr. Cagliero, Président effectif ; le commandant des troupes de ligne Vice-Président, Dom Remotti secrétaire et douze autres membres. Pour aller plus vite, et confiants dans le secours de Dieu, on a fait un emprunt de 2000 pesos à la banque, en prenant l'obligation de payer les intérêts.

Il nous faudra bientôt aussi crépir les murs intérieurs de notre église de Patagones, qui sera alors assez belle et commode...

Toutes nos espérances reposent sur les enfants de 5 à 12 ans, qui fréquentent avec assiduité nos écoles, et sur le grand nombre de jeunes filles de l'Oratoire du dimanche des Sœurs. C'est ainsi que se vérifieront les paroles de notre bien aimé Dom Bosco : que nous planterons, mais que d'autres recueilleront les fruits de nos travaux. Eh bien ! qu'il en soit ainsi, puisque le Seigneur ne proportionnera pas la récompense aux fruits que nous aurons recueillis, mais aux travaux accomplis, à l'intention et aux bons désirs. *Euntes ibant et flebant mittentes semina sua; venientes autem venient cum exultatione portantes manipulos suos*; et pour interpréter ces paroles à ma façon, je dirai que les premiers et les seconds reçurent également la récompense. Ne vous semble-t-il pas que c'est juste ?

Grand merci à cette dame de Chieri, qui nous a envoyé un très-bel Enfant Jésus en cire. Il fait l'admiration et l'amour de nos petites Indiennes.

Dimanche dernier, nous sommes allés à Viedma établir la Congrégation des Enfants de Marie et celle du saint Ange Gardien, dans la chapelle des Sœurs de Marie Auxiliatrice.

Par le même courrier, j'adresse une lettre à l'Eminentissime Cardinal Alimonda, avec la photographie de son filleul, et une autre au saint Père, lui donnant des nouvelles de notre arrivée et du grand travail que nous avons trouvé en Patagonie.

J'ai écrit également, pour le remercier, à M. R. de Farcy de Rennes, qui nous a fait présent d'une magnifique statue de Notre-Dame de Lourdes.

Je joins ici la photographie de la nouvelle église de Patagones. Au fond, à droite, se trouve la sacristie et, en arrière, dans la petite cour fermée, les deux chambres qui constituent le *Palais Episcopal*. La chambre de Monseigneur et la mienne. Si vous désirez nous parler, vous n'avez qu'à nous appeler, nous sommes à votre disposition à toute heure.

Dom Milanese part à midi pour une mission de deux ou trois semaines, sur les bords du Rio Colorado, à deux journées environ d'ici. Nous prions pour lui. Les Indiens viennent à nous et nous témoignent une grande confiance.

3 septembre 1885.

Nos nouvelles sont toujours bonnes. La paroisse de Viedma renait de ses cendres et se revêt d'habits de fête; il était grand temps !

Le 30 août, il y eut à Viedma cinq baptêmes d'Indiens, auxquels furent donnés les noms de Laurent (Cardinal Nina), Dominique (Mgr. Jacobini), Emilien (Mgr. Manacorda), Jean Bosco et Alerame (chevalier Bosco). Nous n'avons pu accomplir nous-mêmes cette cérémonie, à cause du mauvais temps du jour et de la nuit précédents, qui avait rendu absolument impraticable la route de Viedma, car dès qu'il pleut, celle-ci se transforme en un marais, où l'on enfonce dans la boue à une profondeur de 25 ou 30 centimètres.

Le même jour vers 3 heures, on posa la première pierre du nouvel édifice municipal de Carmen qui s'élèvera tout à côté de l'église paroissiale, sur le même alignement à gauche. Monseigneur fut invité à assister à cette cérémonie purement civile et, avant d'apposer sa signature à l'acte, profitant de l'occasion, il dit à la foule d'hommes qui l'entouraient quatre vérités, mais de ces bonnes vérités qui s'impriment dans les âmes, et il confirma par des dates historiques cette assertion : que l'Eglise catholique est la maîtresse de la civilisation et du vrai progrès, chez tous les peuples et dans tous les temps. Il fut écouté avec attention, et une salve d'applaudissements accueillit ses paroles.

Ici je fais un point, et me recommandant à vos prières, je me dis

Votre toujours affectionné,

D. ANTOINE RICCARDI.

LETTRE ARGENTINE.

TRÈS-CHER ET VÉNÉRÉ PÈRE D. BOSCO,

Nous avons enfin ouvert la maison de Ste. Catherine vierge et martyre, et je viens remplir mon devoir en vous donnant connaissance de ce fait.

Il y a un an et demi que vous aviez eu la bonté de nous permettre d'ouvrir cette maison, et l'entreprise nous paraissait facile, mais bientôt il surgit de graves difficultés, qui nous obligèrent, bien à contre-cœur, à nous désister de notre projet. Mais voici qu'au mois de mars dernier, St. Joseph, qui avait commencé l'entreprise l'année dernière, voulut la conduire à bon terme en faisant disparaître tous les obstacles.

Daignez, cher Père, remercier vous aussi ce grand saint, protecteur spécial des nouvelles fondations, parce que seuls nous serions impuissants à lui payer notre dette de reconnaissance.

Dom Paseri est allé diriger la nouvelle maison, secondé par Dom Scagliola et Dom Ramello avec un coadjuteur. Ils ont déjà cent trente enfants, tant à l'école du jour qu'à l'Oratoire du dimanche, et c'est vraiment la fleur. Imaginez-vous qu'ils ne savent même pas faire le signe de la croix. Mais tous ces petits coquins ont bon cœur, et nous avons tout lieu d'espérer qu'ils nous donneront bientôt de grandes consolations.

Pour les animer un peu et leur donner une leçon pratique, hier, solennité de sainte Rose, tous nos garçons d'Almagro et de la Boca vinrent faire l'exercice de la bonne mort à Sainte Catherine. La musique de notre collège *Pie IX*, et particulièrement la profonde dévotion des deux cents enfants et plus, qui firent la sainte Communion, produisirent un effet magique sur nos jeunes merles de Sainte Catherine, et nous voulons espérer que ce ne sera pas un feu de paille.

Cette fois *Mandingai*, c'est-à-dire le diable, dut enrager pour tout de bon.

La nouvelle maison est située dans un quartier presque central de Buenos-Ayres, sur le chemin qui conduit à la Boca, auprès de la plus grande place de la ville, appelée place de la Constitution; nous devons, par conséquent, nous attendre à recevoir un grand nombre de petits vagabonds. L'église annexée à la maison, bien que n'étant pas très-grande, possède sept autels et deux vastes sacristies, très-utiles pour réunir les enfants pour le catéchisme.

De ce nouveau présent tombé du ciel, nous devons remercier d'abord la divine Providence, puis Mgr. Aneiros, notre Archevêque bien-aimé, qui accourut en toute hâte à Almagro pour nous offrir cet établissement dès qu'il put en disposer. Nous ne pouvons passer sous silence la bonté de M. le chanoine Palomer, qui, non seulement renonça à certains droits qu'il avait sur l'église et la maison, mais encore fit son possible pour que ceux qui avaient les mêmes droits que lui nous en abandonnassent la possession. Que Dieu daigne récompenser dignement ces excellents bienfaiteurs!

Toutefois, si vous saviez combien grande est la pauvreté de la nouvelle maison! Imaginez-vous qu'il n'y a même pas une chaise et à peine une mauvaise table. Je me trompe en disant table, c'est un piano à queue, extra-vieux et hors de service, que les confrères de la Boca ont donné à ceux de Sainte Catherine pour leur tenir lieu de ce meuble. Mais le bon Dieu qui nous a envoyés là y pourvoira.

En attendant, ayez la bonté, très-cher Père, de bénir cette nouvelle plante de la vigne salésienne et de vous souvenir d'elle tous les jours devant le Seigneur, au saint sacrifice de la Messe.

Je vous baise humblement la main et me dis

Votre très-affectionné fils en Jésus-Christ,

D. JACQUES COSTAMAGNA.

Buenos-Ayres, 29 août 1885.

GRACE DE MARIE AUXILIATRICE.

II.

TRÈS-RÉVÉREND PÈRE,

Pour l'honneur et la gloire de Marie Auxiliatrice, je vous prie de faire publier, dans le *Bulletin Salésien*, une grâce signalée que nous venons d'obtenir ces jours-ci, par l'intercession de cette tendre mère; cette grâce est tellement éclatante qu'elle a remué tout Randazzo, et qu'elle montre encore une fois de plus que ce n'est jamais en vain qu'on a recours à Celle que l'Église proclame Secours des Chrétiens, et qu'elle salue sous ce titre.

Voici le fait. Il y a environ deux mois, un enfant de notre maison, nommé Ange Salto, natif de Licata, élève de troisième, d'une piété et d'une application exemplaires, fut atteint par une maladie grave, qui le retint au lit pendant près de

vingt jours; nous le confiâmes aux soins assidus et affectueux du bon docteur Mariano Priolo, médecin du collège, et ce dernier le soigna si bien qu'il paraissait avoir reconvré la santé. Mais, soit qu'un changement subit de température, comme il s'en présente assez fréquemment dans nos pays, surtout pendant l'été, fût survenu inopinément; soit que le mal fût demeuré, jusqu'à ce jour, à l'état latent, cet enfant eut une rechute grave qui le réduisit à une extrémité telle, que le 25 juin, après avoir perdu connaissance, il tomba dans une léthargie profonde, et eut de temps en temps des convulsions qui faisaient certainement prévoir sa fin prochaine. Il resta dans cet état le 26 et le 27: après une consultation de médecins renommés, je ne tardai pas à me convaincre de la gravité du mal et de l'imminence du danger. Le 27 au soir, pressés par mes lettres et dépêches, le père et l'oncle de notre jeune mourant arrivèrent à Randazzo. Un moment je dus quitter son lit pour aller confesser à l'église, mais avant je fis dire au portier de me prévenir lorsque les parents viendraient. Il n'en eut pas le temps, car le père, ayant appris la situation de son fils, vint de suite, entra au collège sans se faire annoncer, courut directement à la chambre du malade, puis, le voyant en cet état, il en ressortit effaré en criant dans les corridors: — Il est mort! il est mort, mon pauvre Ange. — Sur ces entrefaites, je crus alors réellement qu'il venait de rendre le dernier soupir. Cependant, rassemblant tout mon courage, je pris le père par le bras en m'efforçant de le calmer, et nous rentrâmes dans la chambre, puis, nous approchant du lit du malade, je lui fis remarquer que son fils était encore en vie. Les médecins furent appelés et prescrivirent des remèdes externes, seulement pour prolonger un peu l'agonie, en nous disant que ce n'était plus qu'une question d'heures. Vers minuit, ne pouvant plus me tenir debout, parceque, inquiet sur le sort de l'enfant, et sur le retard des parents, je ne reposais plus depuis plusieurs jours; je me retirai dans une chambre contiguë, en laissant, pour assister le mourant, les parents et l'infirmier avec un de nos prêtres, en leur recommandant de m'appeler lorsque viendrait le moment fatal. Deux heures ne s'étaient pas encore écoulées, et je n'avais pu fermer les yeux, lorsque j'entendis frapper aux deux portes à la fois avec tant d'insistance que j'en frissonnai. — Vite, vite, voilà qu'il meurt. — Je fus immédiatement sur pied et me précipitai vers le lit du malade, je le trouvai les yeux vitrés, avec l'aspect cadavérique, et le râle de l'agonie. Il n'y avait pas de temps à perdre, je lui donnai une dernière absolution, je recommandai son âme à Dieu, puis.... puis je fis ce que j'avais l'intention de faire depuis plusieurs jours, mais que je m'étais réservé de faire au dernier moment, lorsque tous les moyens humains étant épuisés, la protection et la grâce de la Sainte Vierge deviendraient manifestes aux yeux de tous. Je le recommandai donc à cette bonne et tendre Mère en la priant de conjurer un si grand malheur, et d'épargner au père un coup terrible qui, en raison

de circonstances particulières de famille, pouvait avoir pour lui de si tristes conséquences. En outre, je fis le vœu de faire faire un triduum avec communion générale si, par son intercession, le malade, délivré de ce danger imminent, recouvrait la santé. Puis, ayant fait agenouiller les assistants, je récitai les litanies de la Bienheureuse Vierge avec le répons : *Ora pro eo*. Chose incroyable, et pourtant bien vraie, que tous attestent : à peine eus-je terminé la prière : *Concede nos*, etc. que le râle de l'agonie cessa tout à coup ; le pouls battit plus régulièrement, la pâleur de la mort abandonna le visage et le malade parut s'endormir. La prière était exaucée, et la grâce accordée. Une demi-heure après, je pouvais, en toute sûreté, me reposer et les parents eux-mêmes qui avaient été appelés pour assister au trépas du mourant, transportés d'une égale confiance, en firent autant dans l'appartement voisin. Le matin du dimanche 28 juin, les médecins constatèrent une amélioration telle, qu'ils n'hésitèrent pas à appeler ce fait un miracle.

Le lundi ils le déclarèrent hors de danger ; trois jours après, ce mort ressuscité commença à sortir de son lit, et le jeudi suivant, pendant qu'on faisait la clôture du triduum, au moment même où nos enfants s'approchaient de la sainte Communion, notre cher Ange Salto, entièrement rétabli, quittait Randazzo pour Licata, où il arrivait le soir même, après quatorze heures de voyage, partie en voiture partie en wagon.

Cette guérison inespérée et si prompte est considérée par tout le monde comme un vrai miracle, et le fait est d'autant plus notoire que tous les habitants de Randazzo qui, dans cette circonstance comme dans plusieurs autres analogues, nous ont donné une preuve de leur particulière affection, avaient eu connaissance de la maladie de l'enfant et de son état désespéré, et qu'ils avaient uni leurs prières à celles de nos enfants pour implorer cette guérison.

Puisse ce fait allumer dans tous les cœurs, mais plus spécialement dans ceux de nos enfants, l'amour et la dévotion envers la Sainte Vierge et les exciter à recourir avec confiance à sa maternelle protection, dans toutes les nécessités temporelles, mais surtout dans les besoins spirituels.

Agréez, très-cher Père, nos salutations et veuillez nous recommander au Seigneur, et me croire votre très-affectionné en Jésus et Marie.

Randazzo, 10 juillet 1885.

D. PIERRE GUIDAZIO.

LETTRES BRÉSILIENNES.

I.

TRÈS-CHEER ET RÉVÉREND PÈRE D. BOSCO,

Notre inspecteur, Dom Lasagna, vous écrivait le 24 juin de l'année dernière une lettre, dans laquelle il vous exposait les belles espérances que nous faisait concevoir l'ouverture d'une maison dans cette importante ville du Brésil. Ce vous fut sans

doute une nouvelle bien agréable, car rien ne saurait apporter plus d'allégresse à votre cœur que l'acquisition de nouveaux enfants, et l'ouverture d'un nouveau champ de mission pour vos Salésiens.

Cette année, je vous écris la veille de l'Assomption et j'espère aussi vous être agréable, en vous apprenant la réalisation des espérances que nous avions conçues.

Muni de la bénédiction de Mgr. Cagliero et de nos deux inspecteurs, je partis le 15 mai de Montevideo avec notre confrère Joseph Bologne et, après cinq jours de pénible navigation, j'arrivai à Nictheroy. Nous fûmes émerveillés des progrès de cette maison ; mais l'étonnement doit cesser quand on sait quel coopérateur et protecteur elle possède en la personne de Mgr. Lacerda. Nous passâmes quelques jours avec nos chers confrères, avec lesquels nous célébrâmes la neuvaïne et la fête de Marie Auxiliatrice ; cette fête fut vraiment bien belle.

Le 5 juin, accompagnés de Dom Borgnino, nous poursuivîmes notre voyage pour Saint Paul, dont la distance de Rio est de 14 heures de chemin de fer. Les plus beaux panoramas s'offrent aux regards des voyageurs, mais je laisse à D. Lasagna le soin de vous décrire ou plutôt de vous dépeindre les beautés variées de la nature au Brésil. Nous fûmes reçus à la gare par M. le Directeur et le sous-Directeur du Séminaire, le père Jean Gomez, le docteur Saladin et plusieurs autres messieurs, qui nous conduisirent en voiture au Séminaire, pour y prendre une collation où des toasts furent portés au grand patriarche des Salésiens, à la prospérité de la nouvelle maison etc.

Nous avons trouvé, alors et toujours, la plus grande bienveillance dans le clergé et chez beaucoup de personnes de cette illustre cité.

Le père Jean Gomez, chapelain du couvent de *Notre-Dame de la Lumière*, nous offrit de partager sa table, jusqu'à ce que nous fussions pourvus de cuisine et de cuisinier.

Cher Père, envoyez une bénédiction à ces bonnes religieuses qui, vivant elles-mêmes d'aumônes, les partagent avec les Salésiens, et mettez au nombre de vos fils les plus chers ce bon père Gomez, qui nous est tout dévoué ainsi qu'à vous.

Son Excellence Mgr. Lino, Evêque de ce diocèse, est pour nous un véritable père. Dans les différentes visites que nous lui avons faites, il nous accueillit toujours avec une affabilité qui nous a rendu manifeste l'amour qu'il porte à ses nouveaux enfants. Il nous parla de Dom Bosco, de Mgr. Cagliero, il a daigné visiter déjà trois fois notre maison et, à la clôture du mois du Sacré-Cœur, il voulut venir prêcher lui-même, invoquant la bénédiction de Jésus dans le saint Sacrement sur Dom Bosco, sur la Congrégation, sur l'humble personne de celui qui vous écrit, première plante salésienne transplantée à Saint Paul. Je voudrais vous parler encore d'autres personnes recommandables, mais je deviendrais trop long.

Dom Lasagna vous a déjà fourni des renseignements sur la maison : la position en est magnifique, il suffit de vous dire qu'elle est située aux

Champs-Élysées. Les travaux pour la division des chambres, suspendus depuis plusieurs mois, ont été repris à notre arrivée et nous avons déjà deux chambres habitables. Ne pouvant m'occuper pour le moment du collège des arts et métiers, la Providence m'offrit deux beaux champs de Mission: l'hôpital de la ville et les colonies italiennes voisines. L'aumônier, le P. Gond, étant allé en France pour quelques mois, le directeur du séminaire vint m'offrir de le remplacer, et moi, interprétant la volonté de Dom Bosco et des Supérieurs, qui, désirèrent que tout Salésien, à l'imitation de saint François de Sales, notre Patron, se fassent tout à tous, j'acceptai en en donnant aussitôt la nouvelle à notre Inspecteur qui m'envoya son approbation. Quel beau champ pour exercer son zèle, qu'un hôpital où sont rassemblés de 140 à 150 malades de toutes les couleurs, où l'on parle toutes les langues, où l'on voit toutes les misères de l'âme et du corps ! Il est fort commun de trouver ici des gens qui, depuis des années et des années, n'ont plus songé à accomplir les devoirs les plus élémentaires du chrétien, ou même n'y ont jamais pensé ; aussi les premières communions à 20 ans, 30 ans et plus, sont à l'ordre du jour. Mais il s'y rencontre aussi des âmes d'élite, même parmi les esclaves.

Combien de fois il nous arrive d'assister aux triomphes de la grâce, au lit des pauvres mourants. Beaucoup les attribuent aux prières et au zèle des sœurs françaises de St. Joseph, chargées de diriger cette maison, très-exactes dans l'observance de leurs règles. Ces bonnes religieuses se montrent pour nous de véritables mères, et sont enthousiasmées des œuvres de Dom Bosco. Je passe la nuit et une partie de la journée à l'hôpital ; puis chaque matin je me trouve dans la petite église du Sacré-Cœur, où les italiens viennent se confesser par groupes de trois, cinq, dix, même pendant la semaine. Et notez que plusieurs d'entr'eux font de une heure et demie à 3 heures de chemin et même plus, et restent à jeun jusqu'à dix et onze heures pour faire la sainte Communion.

Puis, comme beaucoup de ces braves gens se plaignaient de ne plus recevoir aucune instruction depuis des années, j'entrepris une espèce de mission à la colonie de Sainte Anne, située à une heure et demie de marche, et pendant cinq dimanches et plusieurs jours de la dernière semaine, je pus préparer une douzaine d'enfants à la première communion générale le 26 juillet, jour de la fête de leur Patronne Sainte Anne. Je n'ai pas besoin de vous dire si tous étaient contents, les enfants surtout ne se possédaient plus de joie. Il leur semblaient toucher le ciel avec la main.

J'ai également commencé une seconde mission à la colonie de St. Gaëtan, résidence d'une cinquantaine de familles. A ma première visite, le 20 juillet, j'ai assisté à une belle grâce de Marie Auxiliatrice. Ecoutez et jugez-en.

Il y avait là une pauvre malade qui ne pouvait plus ni manger, ni boire, ni parler depuis quatre jours ; elle éprouvait des contractions nerveuses tellement violentes que quatre hommes suffisaient à peine à la tenir. Le médecin ne savait plus que

dire ni que faire. Un de ses parents était venu deux jours de suite me prier d'aller la visiter, d'autant plus qu'avant d'être réduite à cet état, la malade avait manifesté le désir de se confesser. Comme il m'était impossible de me rendre là pour le moment, je lui conseillai de faire commencer une neuvaine à Marie Auxiliatrice, ce qu'il fit en effet. Etant donc arrivé à la colonie, je trouvai la malade entourée d'une trentaine de personnes, je l'interrogeai ; mais elle ne me répondait qu'en grinçant des dents et en s'agitant violemment. Je fais agenouiller tous les assistants, nous récitons trois *Ave Maria* avec l'invocation : *Maria Auxilium Christianorum, ora pro nobis*, je lui donne la bénédiction, puis j'invite tout le monde à se retirer et à me laisser seul, pour essayer de la confesser et de lui donner l'absolution ; et voici que pendant qu'ils récitent les litanies et que je me recommande de nouveau à la très-sainte Vierge Marie, j'entends la malade s'écrier : « Oh ! je me sens mieux. » Bref, elle se confesse. Les parents et les amis étant rentrés, quelle n'est pas leur surprise de la trouver calme et de l'entendre parler. Presque tous avaient les yeux pleins de larmes et ne pouvaient retenir leurs exclamations. Je profitai de ce moment pour dire deux mots sur l'intercession de la sainte Vierge. Quelques uns de ces colons commençaient à avoir certains doutes sur les vérités de la Religion, sur les Sacrements ; en ce jour tous les doutes disparurent, tous reconurent l'action d'une puissance surnaturelle dans cette guérison et promirent de se confesser ; la grâce matérielle avait été la source des grâces spirituelles. La malade promit alors de venir au Sacré-Cœur faire la sainte Communion en action de grâce, ce qu'elle fit en effet au jour fixé, c'est-à-dire au dernier jour de la neuvaine commencée d'après mon conseil ; elle était accompagnée d'une dizaine de ses parents.

Ne vous semble-t-il pas que ce soit là une des touchantes surprises que sait faire notre bonne Mère ? Bénie soit donc la très-sainte Vierge Marie ! Béni soit le 15 août, jour auquel nous célébrons son entrée triomphante au Ciel, où elle se montre si bonne pour ses enfants ?

Vive aussi Dom Bosco qui nous inculque si bien la dévotion envers Elle ! Vive le 15 août, anniversaire de la naissance de notre père ! Je devrais aussi vous dire comment ils me conduisirent de maison en maison, comme en procession, pour les bénir ; mais il est temps que je vous donne en peu de mots les autres nouvelles, et que je termine cette trop longue lettre.

Depuis que je suis à St. Paul, j'ai eu l'occasion de parler à Mgr. Caccia, Internonce, et à Monseigneur Lacerda, de passage ici... lesquels m'ont chargé de vous saluer de leur part. J'ai reçu également la visite de Mgr. l'Évêque de Goyaz, qui veut absolument des Salésiens pour son vaste diocèse, dont une partie est encore peuplée de sauvages ; il s'occupe déjà de recueillir des aumônes dans ce but. J'ai reçu aussi une lettre de M. le Président de Parana qui demande des Salésiens pour diriger une maison *d'arts et métiers*. J'ai déjà vu deux fois le P. Colbachini, zélé mission-

naire dans les colonies de l'intérieur de la province.

J'ai été invité à donner une mission dans une colonie portugaise, mais ce sera pour plus tard.

Au Sacré Cœur, nous avons commencé l'Oratoire du dimanche. Un troisième confrère est venu il y a peu de jours se joindre à J. Bologne et à moi.

Dans peu, Dom Cavatorta viendra aussi, et d'autres plus tard, puis d'autres encore. Alors nous mettrons en mouvement maison, église, Oratoires du dimanche, et de temps en temps nous vous donnerons d'excellentes nouvelles.

Depuis plus d'un mois j'attends impatiemment notre inspecteur Dom Lasagna, qui doit venir aplanir certaines difficultés, entr'autres celle du manque d'argent. Ayez donc la complaisance de dire un mot à l'oreille de quelque coopérateur, de ceux qui sont dévoués au Sacré-Cœur et ont déjà tant fait pour l'église et l'Oratoire du Sacré-Cœur de Rome. J'espère qu'ils ne vous refuseront pas une obole pour l'église et la maison du Sacré-Cœur de St. Paul. Il est certain que la nécessité n'est pas moins grande ici, où abondent les enfants abandonnés, où règne encore l'esclavage, par conséquent l'ignorance et le vice. Il y a vraiment de quoi faire pleurer et toucher de compassion les cœurs les plus insensibles.

Vénéral Père, envoyez-nous de bons ouvriers et en grand nombre. Dans quelques années j'espère que les vocations ne nous manqueront pas, et alors les enfants de ce pays viendront eux-mêmes à notre aide.

De l'hôpital, de l'église du Sacré-Cœur, du milieu de mes enfants et de la solitude de la maison du P. Gomez, je me transporte souvent par la pensée auprès de vous, bien-aimé Père, et je parle de vous, à la grande consolation de mes auditeurs et de moi-même.

Agrez les salutations respectueuses de Monseigneur, de nos confrères, des sœurs de St. Joseph et de celles de Notre-Dame de la Lumière. Veuillez envoyer votre bénédiction à tous les Coopérateurs et, en particulier, à vos trois enfants exilés si loin, si loin.

Dans vos *memento* mettez en première ligne le nom de

*Votre très-affectionné et très-obéissant fils
en Jésus et Marie,*

DOM JEAN GIORDANO.

St. Paul, 14 août 1885.

II.

St. Paul, 5 septembre 1885.

TRÈS-RÉVÉREND ET TRÈS-CHER D. RUA,

Le souvenir de mes très-aimés supérieurs m'excite au bien plus que je ne saurais vous le dire. Oh! combien je voudrais pouvoir vivre toujours à côté d'eux en réalité, et non plus seulement par la pensée et par le cœur. Mais le Sacré-Cœur de Jésus a voulu me transporter au delà des Alpes, puis au delà des mers et finalement me placer au

Brésil, à l'ombre d'un de ses sanctuaires. Voilà déjà, comme vous le savez, trois mois que je suis ici à St. Paul. Notre maison s'élève doucement doucement, parce que la force motrice nous manque: l'argent.

J'ai toujours avec moi deux confrères. Durant le jour, nous nous réunissons à Notre-Dame de la Lumière pour nos conférences théologiques et nos pratiques de piété.

S'il me fallait vous conter tout ce qui m'est arrivé et qui mériterait un souvenir, ce n'est pas une lettre mais un journal qu'il me faudrait vous écrire. Il m'arrive quelquefois d'éprouver des consolations telles, qu'elles m'arrachent des larmes, et d'autres fois je me laisse aller à l'abattement, en me voyant presque seul pour porter le poids d'une telle charge. Si nous ne recevons promptement de Turin de nouveaux renforts, peut être succomberons-nous sous le poids du travail. Que le Sacré-Cœur et la très-sainte Vierge viennent à notre aide dans nos saintes entreprises. Je connais Colon, Paysandu, Las Piedras, Nietheroy; partout il y a un beau champ à cultiver, avec espérance de beaucoup de fruits, mais St. Paul, selon mon humble manière de voir, l'emporte sur tous les autres pour l'abondance de la moisson. J'ai déjà recueilli pour l'Oratoire du dimanche 38 enfants de 7 à 15 ans, rencontrés par les rues, en les invitant à venir jouer avec nous le dimanche après dîner.

Je ne parle pas du grand nombre de ceux qui n'ont pas encore répondu à l'invitation.... Et de tous ces enfants, le croiriez-vous? Aucun n'avait encore fait sa première communion, quelques-uns savaient à peine un peu le *Pater* et l'*Ave* et rien de plus. Pourtant ils ont tous un excellent naturel et parmi eux se trouvent des âmes innocentes, malgré leur ignorance.

Si je voulais de ces enfants par centaines et par milliers, ce serait chose facile; mais il ne convient pas, pour le moment, de se jeter à corps perdu dans une pareille entreprise. Alors que nous serons vraiment chez nous et avec un personnel suffisant, nous pourrons faire un bien immense. Le père Gond, aumônier de l'hôpital, est allé visiter l'Oratoire de Turin et l'a trouvé *admirable*; il sera de retour ici dans peu de jours. Alors j'abandonnerai ce poste, où j'ai plus appris à connaître le monde en deux jours, qu'en vingt-neuf années de ma vie passée, content d'avoir touché du doigt que la bonne éducation des enfants est l'unique moyen de salut pour ce pays. Dimanche dernier j'ai eu quatre premières communions; ce matin deux, et j'en prépare continuellement d'autres; j'entends de jeunes gens de 30 à 60 ans. Vendredi de la semaine dernière, est mort un pharmacien de 32 ans, qui avait fait sa première communion deux jours auparavant. Sa foi me fit grande impression, ainsi qu'à ses domestiques et aux deux sœurs qui l'assistèrent dans sa dernière agonie. Il est mort en baisant le crucifix, avec les sentiments d'une véritable contrition. Ceux qui le connaissaient dans la ville ne voulaient pas croire qu'il eût reçu les Sacrements, affirmant que c'était un incrédule de première catégorie.

Les colons continuent à venir me visiter au Sacré-Cœur. Dimanche une pauvre infirme, affligée depuis longtemps, vint faire ses dévotions et recevoir la bénédiction de Marie Auxiliatrice.

J'ai écrit il y a quelque temps à notre vénéré Dom Bosco, lui racontant une grâce acordée par la très-sainte Vierge. Celle qui en a été l'objet est déjà venue deux fois ici faire ses dévotions. Que de foi il y a dans certaines âmes!...

J'aurais désiré écrire à tous mes supérieurs, mais le temps me fait défaut. En conséquence, je vous serai bien reconnaissant d'avoir la bonté de me représenter auprès d'eux et de leur offrir mes respectueux hommages.

Je vous prierai aussi de me donner quelques conseils. Je me trouve si loin, si isolé dans ma vie nomade!... J'éprouve le besoin de recevoir quelques bonnes paroles, et je vous en remercie d'avance.

Chaque jour je pense à vous, mais le 29 courant, fête de St. Michel, mes premières pensées seront pour vous, ainsi que mes affections et mes prières.

Je suis et serai toujours de votre paternité,

Le très-affectionné fils en Jésus et Marie,
D. JEAN GIORDANO.

DOM BOSCO

et l'Assemblée générale des Catholiques Allemands.

MON TRÈS-CHER PÈRE,

Le soussigné est le prêtre allemand qui eut le bonheur de recevoir l'hospitalité dans votre Oratoire de Turin, et d'assister à la belle fête du 24 juin 1885.

A l'occasion du Congrès général des catholiques allemands, qui a tenu ses séances à Münster en Westphalie, du 30 août au 3 septembre 1885, j'ai pris deux fois la parole au sujet de vos œuvres.

L'assistance était composée de 5000 hommes, venus de toutes les parties de l'Allemagne, de l'Autriche, des Pays-Bas, de la Hollande. Ayant présenté à l'imposante assemblée les salutations de Dom Bosco, je racontai comment la pieuse société salésienne s'employait à Turin, en Italie, en France, en Espagne et dans l'Amérique du sud, pour le salut de la jeunesse. Les congressistes, remplis d'admiration pour des œuvres aussi étonnantes, éclatèrent en applaudissements et rendirent des actions de grâces à la divine Providence. Ayant fait connaître ensuite l'œuvre sociale des Oratoires et les grands avantages qu'on peut en attendre, l'assemblée décida de fonder des associations pour travailler au salut de la jeunesse pauvre et abandonnée. — Dom Bosco aime aussi la jeunesse allemande et il pria pour nous. Il a béni notre assemblée, et les Allemands aiment et aimeront D. Bosco comme on aime un père.

J'avais remis au Congrès la photographie de Dom Bosco, la biographie de M. le docteur d'Espiney

et celle de M. Albert du Boys, la photographie de l'Immaculée Conception et celle de St. Antoine, tableaux du peintre Rollini, élève de l'Oratoire de Turin, ainsi que l'image de Notre-Dame Auxiliatrice. Tous ces objets furent placés dans l'exposition de l'art chrétien.

A Aix-la-Chapelle, ville très-catholique, où il y a beaucoup de fabriques, un certain nombre de fabricants veulent fonder un cercle de jeunes gens de 14 à 18 ans. L'un de ces fabricants, qui jouit d'une excellente réputation, m'a chargé de vous prier, mon bon Père, de vouloir bien lui écrire quelques mots d'encouragement et lui envoyer votre bénédiction, et alors il lui semblera facile de mettre la main à l'œuvre.

Votre dévoué serviteur,

J. MEHLER,
Prêtre et Coopérateur salésien
à Ratisbonne.

MISSIONNAIRES CATHOLIQUES

et missionnaires protestants.

La *Gazette générale de l'Allemagne du Nord*, dans son dernier numéro, donne une relation d'un protestant nommé M. Bulow; cette relation a trait entièrement à l'action des missionnaires catholiques et protestants, dans l'île de Samon, et nous y lisons les précieuses confessions suivantes: « Comme dans les contrées du vieux monde, l'Église catholique se distingue encore ici de la confession protestante, par sa manière de maintenir constamment l'ordre parmi ses fidèles, en ayant toujours pour but leurs intérêts spirituels, sans laisser de côté leur éducation physique et matérielle. Il est encore démontré que dans ces pays elle a une grande puissance d'organisation, et une grande influence sur les hommes. Elle est la première à voir d'où provient le mal qui réside dans l'indolence des indigènes, elle s'étudie à y apporter remède en les excitant au travail, en les initiant à l'art des plantations et en leur enseignant l'agriculture. C'est ainsi que les missionnaires catholiques administrent tous les pays situés dans les îles Fatura, Alofa, etc.

« L'action des missionnaires protestants est en tous points bien différente. Ces missionnaires, tirés en toute hâte d'un Séminaire quelconque, arrivent ici bouffis d'orgueil; mais, en somme, ce sont des nullités qui ne se distinguent que par leur grossièreté. Ces messieurs ne se contentent pas de leurs honoraires, qui pourtant sont bien suffisants, ils cherchent encore tous les moyens de les augmenter. Ils ne songent qu'à s'enrichir, forment peu à peu une mission indépendante et ne se soucient pas plus des pauvres païens que si ces derniers n'existaient pas. Dans les moments les plus difficiles, ces messieurs demandent à être payés avant de rendre n'importe quel service aux indigènes. »

Après avoir démontré à quel point les protestants négligent les intérêts religieux des indigènes, fermant les yeux sur les vices les plus scandaleux des chefs de tribus, M. Bulow continue ainsi : « Les missionnaires de la secte protestante ont soin d'abord de leurs maisons, et ensuite ne pensent plus à construire une église ; et c'est précisément le contraire que font les catholiques ; ces derniers, en premier lieu, construisent une église belle et solide, sans penser aucunement à leurs commodités personnelles. D'un côté, la spéculation et la vie la plus raffinée, de l'autre, l'abnégation pour une grande cause. Les indigènes protestants n'ont rien du caractère chrétien. Il ne peut pas être question ici d'idées ni de convictions religieuses. Rien n'est changé chez eux. La moralité du peuple est pire que jamais. Les prêtres catholiques, au contraire, commencent, et ils ont certainement bien raison, par cultiver la jeunesse, et ainsi ils empêchent l'immoralité avec leurs écoles et leurs congrégations. Les protestants cherchent bien à imiter leurs œuvres, mais leurs écoles ne sont que de véritables foyers de corruption. »

BIBLIOGRAPHIE

Concordantia biblica.

Le premier et le plus important des livres, celui sur lequel le prêtre catholique doit s'appuyer pour composer ses discours, afin de les rendre fructueux, est sans nul doute la Sainte Ecriture, qui contient la parole même de Dieu. De là vient la nécessité de s'adonner continuellement à l'étude de ce livre divin. Mais où est le prêtre possédant une mémoire assez heureuse et assez sûre, pour se souvenir toujours, et avec la précision requise, du texte qu'il doit citer avec exactitude pour fortifier son discours. N'arrive-t-il pas souvent qu'en composant, un prêtre a dans l'esprit l'idée d'un texte qui conviendrait à merveille à son sujet, mais il ne se rappelle que vaguement quelques paroles de ce texte et encore elles sont tellement confuses dans son esprit qu'il ne sait où les trouver dans le livre sacré ?

Comment donc faire pour le trouver à l'instant même et exact, surtout quand le mot dont on se rappelle est un de ceux qui se trouvent en très-grand nombre dans les concordances ? N'est-il pas vrai qu'en pareil cas il faudrait parcourir en grande partie, ou même entièrement, une longue liste de mots, et perdre ainsi un temps précieux et même quelquefois le fil de ses idées ? C'est précisément pour obvier à ces inconvénients que nous annonçons aujourd'hui, comme devant paraître prochainement, une concordance, dont les nouvelles dispositions feront trouver en très-pen de temps ce que l'on cherche. En effet, outre l'ordre alphabétique observé dans toutes les autres concordances, celle-ci observe encore l'ordre grammatical, moyennant lequel chaque mot se subdivise en autant de catégories, ou groupes, que ce mot peut

prendre de formes. S'agit-il d'un nom ou d'un adjectif ? Le mot sera classé par genre, nombre et cas ; s'il s'agit d'un verbe, il sera classé par modes, temps, nombres et personnes. Il suffira donc qu'on sache de quel genre, nombre et cas est le mot, ou de quel mode, temps, nombre et personne est le verbe, pour que le texte soit immédiatement trouvé.

D'illustres personnages du clergé de cette ville et de plusieurs autres, orateurs éloquents et professeurs distingués, ayant eu connaissance de ce projet et ayant vu le manuscrit, non seulement ont approuvé ce travail, mais en ont fait le plus grand éloge, proclamant hautement que si l'on ne pouvait dire qu'il était absolument indispensable au clergé, on pouvait du moins affirmer qu'il lui serait de la plus grande utilité, et tous me pressèrent de le terminer promptement pour le publier. Pour que rien ne manque à cet ouvrage, je me suis attaché à en rendre le format commode et j'ai pris soin qu'il fût imprimé sur beau papier avec caractères bien nets, et comme mieux que les paroles, la vue peut faire juger de la vérité de mes assertions, j'enverrai une épreuve à qui voudra bien la demander à l'adresse indiquée plus loin.

En attendant, pour en faciliter l'impression à celui qui doit en faire les frais, et l'achat à ceux qui désirent se procurer l'ouvrage, j'ai pensé bien faire en le mettant en souscription aux conditions suivantes :

Conditions de la souscription.

1° L'ouvrage aura environ 1800 pages ; il sera conforme pour le papier, le caractère et le format à l'épreuve fournie comme échantillon ; il sera imprimé de façon à en faire un ou deux volumes, au gré des acquéreurs.

2° L'impression commencera dès qu'il y aura 800 souscripteurs, et chacun d'eux sera avisé dès que ce nombre sera atteint.

3° Le prix, pour ceux qui souscriront avant le commencement de l'impression, sera de 20 fr. l'exemplaire pour l'Italie, de 25 fr. pour l'étranger, dont moitié payable à la réception de l'avis du commencement de l'impression, moitié à la réception de la première partie de l'ouvrage.

4° Les séminaires et les établissements d'instruction religieuse qui souscriront dix exemplaires, jouiront d'une remise de dix pour cent.

5° Tous ceux qui préféreront payer le prix intégral à la réception de l'avis du commencement de l'impression, jouiront de la même remise.

6° Dès que l'impression sera commencée, le prix sera porté à 24 fr. pour l'Italie, et à 30 fr. pour l'étranger, et après l'achèvement de l'impression, à 30 pour l'Italie, et 36 fr. pour l'étranger ; le montant devra accompagner la commande.

7° Les souscriptions sont reçues à Turin par M. l'abbé Michel Bechis, vice-curé de St. Philippe de Neri.